



SYLVIE FREYERMUTH ET
JEAN-FRANÇOIS P. BONNOT (DIR.)

MALAISE DANS LA VILLE





SYLVIE FREYERMUTH ET
JEAN-FRANÇOIS P. BONNOT (DIR.)

MALAISE DANS LA VILLE



Avant-propos

Sylvie FREYERMUTH et Jean-François P. BONNOT

Université du Luxembourg et Université de Franche-Comté

Si ton cœur gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Éclairer pour lui seul l'horizon effacé ; [...]

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

Alfred de Vigny, « La maison du berger » [1843-1844],
in : *Œuvres complètes*, Paris, Alphonse Lemerre,
pp. 196-197.

Notre précédent ouvrage, *Ville infectée, ville déshumanisée*, paru dans cette même collection¹, est essentiellement orienté vers le fait littéraire. Il y est question des lieux et « non-lieux » de l'extrême contemporain et de la pensée du quotidien ; de l'imaginaire spatial de la littérature française contemporaine ; des processus de déshumanisation, avec une première approche des « lieux-cyborgs » et des marges urbaines. On y aborde également les légendes (r)urbaines à travers une analyse neuro-cognitive et naturellement, on parle d'infection dans la ville et dans le corps social.

¹ Freyermuth, Sylvie, Bonnot, Jean-François P. et Obergöker Timo (dir.), (2014) *Ville infectée, ville déshumanisée*, Bruxelles, PIE Peter Lang. Dans la perspective d'une analyse pluridisciplinaire et diachronique de la ville, voir également Freyermuth, Sylvie et Bonnot, Jean-François P., (2014) *Des personnages et des hommes dans la ville. Géographies littéraires et sociales*, Berne, Peter Lang.

Cette collaboration entre chercheurs de divers horizons a été l'occasion de préciser un certain nombre de notions, en littérature et dans les sciences sociales. Il est notamment apparu que la définition du non-lieu, telle qu'elle a été conçue par Marc Augé, pouvait difficilement être conservée telle quelle, c'est-à-dire indépendamment de la prise en compte de la perception subjective des personnes qui habitent les espaces. En outre, les non-lieux sont souvent associés au concept de postmodernité. Là encore, il nous a fallu moduler ce qui est dit à ce sujet : il ne s'agit pas d'une période chronologiquement circonscrite, mais plutôt d'un « état d'esprit », d'une façon de ressentir (plus que de concevoir) le monde. Le postmoderne ne saurait être exprimé en chiffres et en statistiques, ni donner lieu à des modèles économiques.

Tout en poursuivant l'entreprise pluridisciplinaire de *Ville infectée, ville déshumanisée*, nous avons procédé aux réajustements conceptuels nécessaires évoqués ci-dessus et nous avons encore plus largement ouvert notre champ de réflexion : sociologie, urbanisme, histoire, littérature, géographie, histoire des idées, linguistique, sciences cognitives, philosophie et psychanalyse trouvent leur place dans le présent ouvrage et donnent lieu à un échange fructueux.

D'autre part, notre attention portée aux événements et aux témoignages des personnes qui nous entourent nous a donné à voir une forme de malaise qui saisit progressivement des fractions de plus en plus importantes et diverses de la population. La constatation de l'existence de ce *taedium vitae*, (autrement dit *dégoût de la vie* ou *mélancolie*) nous a conduits à nous interroger sur ses origines ; nous pressentions que ce sentiment était particulièrement lié à la déshumanisation des espaces urbains et périurbains sur laquelle avait porté notre réflexion antérieure.

La crise de 2007-2008 n'y est évidemment pas étrangère et nous pourrions imaginer que c'est le lot de nos sociétés contemporaines. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui ont motivé le choix du cliché de couverture de l'ouvrage. On peut juger notre photo misérabiliste. Si le sujet en avait été unique, sans doute aurions-nous pu agréer cette critique. Or les personnes dans la situation représentée sont très nombreuses dans cette mégapole. Ce cliché, pris dans l'un des quartiers nantis de Chicago – *The Magnificent Mile*², centre des affaires dont le cœur est le *John Hancock Building* abritant dans son ombre la *Pumping Station* et la prestigieuse *Loyola University of Chicago* – est l'allégorie d'inégalités de toute sorte, qui ont certes toujours existé, mais qui apparaissent aujourd'hui dans une lumière de plus en plus crue. On remarque en arrière-plan le portail d'une

² Selon l'office de tourisme de la ville, ce quartier qui s'étend sur 8 « blocs » offre 460 commerces, 200 restaurants et de nombreux monuments et lieux de divertissement de classe internationale.

église – la paroisse représente une part importante de la vie d’une majorité d’Américains, et offre aussi un refuge à de nombreux indigents. Cette personne qui poussait son chariot à petits pas, portait sur elle tous ses biens (de vilaines hardes), en dépit de la chaleur étouffante du mois d’août ; nous en avons conclu qu’elle n’avait certainement pas de toit sous lequel s’abriter. Soudain nous est apparu un contraste troublant entre, d’un côté, la richesse de ces quartiers aux gratte-ciel démesurés et aux boutiques de luxe fréquentées par des *working men* aux costumes impeccables et des *working girls* perchées sur des *stiletto*s aux talons vertigineux et, d’un autre côté, cette femme au bord de l’épuisement qui symbolisait toute la misère d’une population très précaire, socialement et économiquement.

Cette dégradation de ce qui constitue l’humaine grandeur est clairement lisible à travers une réflexion trouvée dans un article d’un magazine culturel³, qui consacrait un dossier au design. Le directeur du département « Design de systèmes et produits interactifs [sic] » d’un établissement privé de la région parisienne, déclarait : « Nous affirmons une ambition politique : après le XIX^e siècle de l’ingénieur, le XX^e siècle du « marketeur » [sic], le XXI^e siècle est celui du designer. Le designer sera par-tout, acteur de la transformation du monde et de l’amélioration de la vie des gens. » On ne saurait dire si cette annonce aux accents prophétiques relève de la naïveté, du cynisme ou d’une culture très limitée et orientée, mais il nous semble que ce graphiste exprime clairement le déclin des idéaux politiques offrant un écho à la confusion entre l’être, le paraître et l’avoir qui infiltre nos sociétés. On comprend bien que l’ingénieur du XIX^e siècle ait grandement amélioré la vie de ses contemporains, à une époque où la technologie connaissait un essor prodigieux, où l’on était persuadé, dans un élan prométhéen, que le progrès était synonyme de bonheur⁴, bien que la fraction ouvrière de la population n’ait guère pris part au festin de la modernité.

Mais que penser du *marketeur*, dont la préoccupation essentielle consiste à élaborer des stratégies de vente afin de leurrer les clients potentiels et les pousser à la surconsommation ? La racine même de ce néologisme est explicite quant à l’obsession de la finance et des marchés, entité qui gouverne le monde globalisé, quoiqu’elle soit labile et quasi immatérielle. Les chiffres n’ont ni cœur ni émotions. Jacques de Saint Victor⁵ analyse de quelle manière l’expansion de la finance a favorisé

³ *Télérama*, n° 3334, 4 décembre 2013, p. 66.

⁴ Sur cette question, voir Taguieff, Pierre-André, (2004) *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion et Citot, Vincent (2004), « Le sens du progrès de Pierre-André Taguieff », *Le Philosophe* 2, 23, pp. 232-236.

⁵ Saint Victor, Jacques, de, (2013) *Un pouvoir invisible. Les mafias et la société démocratique. XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, Gallimard.

l'émergence des organisations criminelles⁶ en permettant à celles-ci d'établir des connexions avec les pouvoirs politique et économique, ce que montre excellemment Dominique Manotti, auteure de romans noirs⁷, présente dans ce volume. L'économiste Thomas Piketty⁸, dans son imposant ouvrage *Le capital au XXI^e siècle*, met d'ailleurs en évidence de la façon la plus claire, les effets pervers d'un capitalisme dérégulé accroissant les inégalités⁹.

Que penser encore du rôle de bienfaiteur de l'humanité attribué par le *designer* cité plus haut à un concepteur de formes qui se soucie de l'esthétique des presse-agrumes ou de celle des cabines de toilettes publiques ? Nous ne prôtons pas l'idée d'un univers privé de beauté et de plaisirs, loin s'en faut ; mais, lorsqu'on voit croître partout le désarroi et la peur du lendemain, peut-on supporter d'entendre déclarer que la recherche d'originalité dans la ligne des objets du quotidien – qui deviennent de ce fait extrêmement coûteux, et sont par conséquent réservés à l'élite économique (il n'est que de regarder du côté des frères Costes, de Putman ou de Starck)¹⁰ –, est une priorité ? Peut-on sérieusement concevoir que le goût luxueux du *paraître*, réservé à une « aristocratie » de l'argent, puisse tenir lieu d'idéal pour l'ensemble de l'humanité ?

Ces questions qui concernent le monde contemporain ne doivent pas faire oublier que le sentiment de malaise est très ancien et qu'il a traversé les siècles avec constance et résistance. On peut retourner à Lucrèce, il y a plus de deux mille ans, qui a éprouvé le *taedium vitae* et a loué l'épicurisme comme remède au malaise existentiel, ou au stoïcien Sénèque qui, dans la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, a longuement

⁶ Cf. Gayraud, Jean-François, (2013) *Le monde des mafias. Géopolitique du crime organisé*, Paris, Odile Jacob.

⁷ Manotti, Dominique, (2013) *Le rêve de Madoff*, Paris, Éditions Allia ; (2006) *Lorraine connection*, Paris, Éditions Payot et Rivages, « Rivages thriller », 2008 pour le Livre de Poche ; (2001) *Nos fantastiques années fric*, Paris, Éditions Payot et Rivages, « Rivages thriller » ; (1998) *KOP*, Paris, Éditions Payot et Rivages, « Rivages thriller ».

⁸ Piketty, Thomas, (2013) *Le capital au XXI^e siècle*, Paris Éditions du Seuil, « Les Livres du Nouveau Monde ».

⁹ On pourra également prendre connaissance des recherches du groupe de réflexion ETAPE (Explorations Théoriques Anarchistes Pragmatistes pour l'Émancipation), animé par le sociologue Philippe Corcuff (voir notamment la Session 7 du séminaire : *L'idée du capitalisme comme aliénation aujourd'hui*), <http://www.grand-angle-libertaire.net/etape-explorations-theoriques-anarchistes-pragmatistes-pour-lemancipation/>.

¹⁰ On n'inclura pas dans cette catégorie des personnes telles que Le Corbusier, Jean Prouvé ou Alvar Aalto qui, bien que répertoriées comme *designers*, étaient avant tout des architectes de renom.

pensé la désaffection pour la vie. Jean-Noël Robert (2004)¹¹ constate que ce dégoût de l'existence coexiste avec la satisfaction immédiate du plaisir. Il cite un passage des *Lettres à Lucilius* de Sénèque (Lettre 123), dans lequel le philosophe définit « la perversion des mœurs » en ces termes :

On cherche en tout et partout son plaisir. Il n'est point de vice qui demeure en ses limites. Le luxe incline à la cupidité. La notion de l'honnête est abolie. Il n'y a pas de honte là où sourit le profit. L'homme, chose sacrée pour l'homme, on l'égorge de nos jours par jeu et par passe-temps [...].¹²

Toujours dans la lettre 123¹³, se trouve cette fois une excellente description de l'individualisme et de la jouissance immédiate qui ont pris possession de nos sociétés industrielles hédonistes :

De là on arrive à nous dire : « La vertu ! la philosophie ! la justice ! termes sonores, vides de sens. Le seul bonheur, c'est de traiter joyeusement la vie, manger, boire et jouir sans gêne de son patrimoine ; voilà vivre, voilà se rappeler qu'on est mortel. Les jours s'écoulent, la vie s'échappe pour ne plus revenir ; et l'on hésite ? Que sert d'être sage ? On est jeune, on ne sera pas toujours propre au plaisir : pourquoi, à cet âge qui peut le goûter, qui le réclame, s'infliger l'abstinence ; vouloir mourir par avance, et tout ce que la mort nous enlèvera, se le retrancher dès maintenant ? Tu n'as point de maîtresse, point de mignon pour rendre ta maîtresse jalouse ; tu sors chaque matin le gosier sec ; tes soupers sont d'un fils qui doit soumettre à son père son journal de dépense. Ce n'est pas là jouir, c'est assister aux jouissances des autres. [...] »

Ce qui invite, ce sont les richesses, les plaisirs, la beauté, les honneurs, tout ce qui nous flatte et nous rit ici-bas. Ce qui repousse, c'est le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, une vie de privations.

Jean-Noël Robert (2004, p. 80) trouve deux origines à l'intempérance et à la corruption – liées au *taedium vitae* – représentées par Sénèque : l'une est politique, l'autre économique. La première concerne la confiscation de la capacité d'agir du citoyen dans l'organisation de la cité :

Le pouvoir, monopolisé, a dessaisi le citoyen de sa fonction. Désœuvré, celui-ci attend qu'on le distraie et qu'on le nourrisse. *Panem et circenses*. Or l'inertie se gave de sensationnel, et il en faut toujours plus pour combattre la lassitude née de la monotonie.

¹¹ Robert, Jean-Noël, (2004) « *Virtus romana et taedium vitae*. Remarques sur l'évolution des mentalités et de la morale à l'époque de Martial », *Humanitas*, 56, pp. 69-86.

¹² Robert, Jean-Noël, *ibid.*, p. 79.

¹³ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, « Lettre 123 », traduction par J. Baillard, (1914), Source : B.N.F./Gallica, numérisé sous forme d'images : <http://gallica.bnf.fr>.

La seconde cause, économique, creuse les inégalités en rendant tout-puissants les riches, envieux ceux qui ne parviennent pas à les égaler et miséreux ceux qui n'ont rien :

L'évolution du pouvoir et le développement de l'empire ont favorisé la fortune mobilière et la puissance de l'argent. À lire un client comme Martial, on sent bien que tout se résume à cette différence : en avoir ou pas. Le degré de fortune définit du même coup le degré de reconnaissance sociale. Outre les riches, les patrons, il existe les « pauvres », ou ceux qui s'estiment tels parce qu'ils ne peuvent acquérir leur complète autonomie par rapport aux riches ; ils sont donc les clients des riches. Et enfin les plus miséreux, les laissés pour compte, les sans-abri, qui ne sont rien. La valeur morale d'un homme se mesure à l'aune de sa bourse : « si tu as un as, tu vaux un as », dit un personnage de Pétrone. (Robert, *ibid.*, p. 80)

L'analogie entre la vision de Sénèque et nos sociétés marchandes est frappante. En outre, Jean-Noël Robert emprunte à Plaute l'expression *sibi vivere*, (« vivre pour soi-même ») correspondant en tout point à l'individualisme et à l'égoïsme actuels qui amènent à renoncer aux relations que l'on pourrait entretenir avec autrui. Il fait également référence à Tacite qui avait bien analysé la grandeur sociale, tout entière égocentrée, que procurait la richesse. Ainsi, peut-on lire au chapitre LV du Livre III des *Annales* :

Autrefois les familles qui joignaient la richesse à la naissance ou à l'illustration s'abandonnaient sans réserve au goût de la magnificence. Alors encore il était permis de se concilier le peuple, les alliés, les rois et d'en recevoir des hommages. L'opulence, une maison splendide, l'appareil de la grandeur attiraient de la popularité, des clientèles, qui en rehaussaient l'éclat.¹⁴

Les *Épigrammes* de Martial¹⁵, puis les *Satires* de Juvénal¹⁶, ont relayé les critiques de Sénèque. *Mutatis mutandis* – car vingt-et-un siècles ont passé depuis Lucrèce – il est irréaliste de soutenir que le malaise est

¹⁴ Cf. Tacite, *Annales*, Livre III, chap. LV, « Digression sur l'évolution du luxe et des mœurs », in : Burnouf, Jean-Louis, *Œuvres complètes de Tacite traduites en français avec une introduction et des notes*, Paris, 1859, numérisation de Philippe Remacle, <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/TAC/AnnIII.html>.

¹⁵ Martial, *Épigrammes*, traduites en vers français par Constant Dubos, précédées d'un essai sur la vie et les ouvrages de Martial par Jules Janin, Paris, Jules Chapellet et Compagnie, Éditeurs, rue de Savoie, 5 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k204580s.r=Epigrammes+Martial.langFR>.

¹⁶ Voir notamment Juvénal, *Satires*, satire XI « Le luxe et la table » ; traduction de Jean Dusaulx (1770) et illustrations de Louis Moreau (1929), <http://www.mediterranees.net/litterature/juvenal/satire11.html> ; en version bilingue latin/français, in : *Œuvres complètes d'Horace, de Juvénal [...]*. Avec la traduction en français, publiées sous la direction de M. Nisard : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k282074s/f4.image.r=Satire%20Juv%C3%A9nal.langFR>.

intrinsèque à l'ère « postmoderne ». Dès la fin du Moyen Âge, et plus encore depuis l'avènement des Temps modernes, philosophes et écrivains, puis, plus près de nous, historiens, psychiatres, psychanalystes et sociologues, se sont intéressés à ce *taedium vitae*, ou ont rendu compte de l'expérience d'un imaginaire « dépressif » ou « mélancolique »¹⁷. C'est pour cette raison qu'en sus d'une pluridisciplinarité accrue, nous avons estimé devoir élargir la période de référence, que nous avons initialement limitée à l'époque contemporaine.

Première partie : Regards croisés sur la pérennité du sentiment de malaise

Dans son étude, **Philippe Walter** montre la pérennité du mythe culturel de la mélancolie dans la littérature française et européenne, devant en cela l'analyse freudienne de cet état saturnien, avant de s'attacher particulièrement à la nausée sartrienne tout entière dominée par la figure *Melencolia* de Dürer. Au Moyen Âge déjà, période dont l'iconographie est très riche sur ce sujet, la mélancolie est « la maladie des moines, autrement dit, de ceux qui pensent, méditent et écrivent ». Antoine Roquentin, le narrateur de *La Nausée*, est mélancolique (atrabilaire), comme l'ermite Antoine l'Égyptien : il erre dans l'ennui de Bouville (*alias* Le Havre), ville noire qui le dégoûte, tente d'écrire sans y parvenir. On retrouve chez le personnage Roquentin un système de correspondances qui l'unit aux traits symboliques de la gravure de Dürer, mettant sous le signe de Saturne le malaise existentiel qui le ronge à Bouville. Paradoxalement, cet état sera à l'origine de la révélation qui fera disparaître le soleil noir (de la mélancolie) dans la prise de conscience de l'existence.

Nous avons insisté sur le fait que le sentiment de malaise n'était pas propre à la période « postmoderne ». Aussi, **Véronique Adam** analyse-t-elle les *histoires tragiques*, apparues aux XVI^e et XVII^e siècles, dont le propos « se partage [...] entre un lieu du trouble, des figures du malaise social et un discours de la plainte tenu par des personnages en proie aux lamentations comme par l'auteur, soucieux de déplorer les misères humaines ». Cette spécialiste du XVII^e siècle dresse une typologie des pauvres et en analyse avec précision quelques représentants : l'enfant victime de l'héritage familial, la mère répudiée, le mendiant, personnages marqués par une tristesse croissante, que l'on retrouve le

¹⁷ Signalons le numéro 86 de la revue *Sociétés* (2004/4), intitulé *Mélancolie Sociale* : <http://www.cairn.info/revue-societes-2004-4.htm>. On retiendra particulièrement les articles suivants : Ciccarelli, Alessandra, (2004) « Les sociologies du quotidien et la mélancolie », *op. cit.*, pp. 69-78 ; Combres, Laurent, « Les mélancolies postmodernes », *ibid.*, pp. 37-44 ; Hampartzoumian, Stéphane, « La mélancolie au creux de la modernité », *ibid.*, pp. 21-35.

plus fréquemment dans le milieu urbain. L'ambiguïté du statut de pauvre disqualifié pousse ce dernier à se mettre hors la loi en se dressant contre l'autorité tout en explicitant la légitimité de sa lamentation. La représentation de la pauvreté dans les histoires tragiques est la peinture frappante d'un malaise social, elle « devient une instance de mesure paradoxale, puisqu'elle évalue la morale de chacun, tout en symbolisant aux yeux du plus grand nombre de multiples formes d'inhumanité ».

L'étude de **Joëlle Bonnin-Ponnier** montre également que le malaise existentiel traverse certes le temps, mais qu'il peut être lié à la pauvreté comme à l'abondance. L'auteure envisage la question à travers le rapport à la nourriture qu'entretiennent deux personnages littéraires : Florent (*Le Ventre de Paris*, Zola, 1872) et Folantin (*À vau l'eau*, Huysmans, 1882). Les deux protagonistes sont en proie au dégoût directement lié à la nature et à la perception de lieux urbains spécifiques : le marché des Halles pour Florent qui souffre d'hyperesthésie, les gargotes pour Folantin, dont les maigres revenus le condamnent à la médiocrité. Joëlle Bonnin-Ponnier analyse avec finesse le lien qui solidarise le malaise existentiel des personnages à la surabondance écœurante (Florent) ou à l'infection des plats et du couvert (Folantin). L'un et l'autre souffrent d'isolement dans une société qui ne leur ménage aucune place et dans une ville qui ne leur offre que des échappatoires illusoires. Zola et Huysmans font entendre un contrepoint cruel à la fête du Paris haussmannien qui exclut ceux qui ne parviennent pas à s'intégrer.

Pour avancer vers le XX^e siècle, c'est à la lumière des travaux de Freud – à qui il rend hommage – que **Jacques Ponnier** interroge le concept de *malaise* dans la culture *postmoderne*, qualificatif qu'il estime indispensable, bien que contesté. Évoquant un mal-être auquel Sénèque faisait déjà référence à travers son *taedium vitae*, l'auteur du chapitre distingue cependant, dans une alliance du malaise et de la postmodernité, la valorisation d'un individualisme qui pousse chacun à ne satisfaire que lui-même dans l'indifférence à autrui. Or ce repli sur soi est le résultat d'une hypersollicitation qui insensibilise l'individu à ce qui est extérieur à lui-même. Poussant dans ses derniers retranchements la réflexion de Lipovetsky, Jacques Ponnier décrit l'être postmoderne comme le champion d'un dépassement systématique des limites doté d'un « narcissisme triomphant ». Le dégoût de l'existence qui en découle n'est certes pas une nouveauté, ce qui change, c'est la manière dont le module la postmodernité à travers le culte de l'immédiateté.

Le malaise qui affecte l'individu dans le lieu où il vit peut engager celui-ci à fuir et à désirer l'inverse de ce qu'il connaît. C'est dans cette perspective que **Corin Braga** présente « deux archi-typologies opposées et complémentaires : les topies positives et les topies négatives ».

toutes deux liées au sentiment de malaise, qu'il soit originel ou produit *a posteriori* à travers un processus d'inversion. Dans l'un et l'autre cas, le procédé d'extrapolation utopique nécessite une séparation du bon et du mauvais qui correspond également à une disjonction temporelle entre l'ici et le maintenant et l'ailleurs et le lendemain. Corin Braga introduit un concept crucial, celui de *mundus*, qui est la représentation du monde réel – et non le réel lui-même – dans la conscience de l'utopiste et de ses lecteurs, à partir de laquelle le travail utopique sélectionne des éléments qui constitueront une topie à valeurs positives ou une topie à valeurs négatives. Ces deux topies entrent dans une configuration quadruple et non double, car dans chacune d'elles, bien-être et malaise social s'opposent dans des tensions différentes.

Cécile Chombard Gaudin analyse un cas très intéressant de vision utopiste en s'attachant à dévoiler un pan souvent méconnu de la vie de Giraudoux, celle de l'écrivain engagé en faveur d'un urbanisme soucieux de la santé de ses compatriotes. Fondateur en 1928 avec Raoul Dautry de la *Ligue urbaine* « Pour la défense et la salubrité de Paris » (devenue après la mort de l'écrivain, en 1945, *Ligue urbaine et rurale pour l'aménagement du cadre de la vie française*), Giraudoux estime que la reconstruction matérielle du pays, après la Première Guerre mondiale, est le passage obligé pour la reconstruction de l'individu. En cela, il milite en faveur du rôle social de l'écrivain, rôle qu'il endosse avec bonheur en publiant, entre 1933 et 1938, une trentaine d'articles dans la presse et en prononçant de nombreuses conférences. Ce faisant, il pénètre dans un monde jusque-là réservé aux architectes et urbanistes et s'applique à défendre un juste équilibre entre d'ambitieux projets d'avenir et le legs du passé pour l'amélioration du cadre de vie des Français.

Voici, à rebours de ce qui est traité précédemment, un espace qui oscille entre utopie et contre-utopie, selon le point de vue politique envisagé. À travers son analyse de *Kampuchéa*, récit de voyage de Patrick Deville (2011), **Manet van Montfrans** relate la violence perpétrée contre le peuple cambodgien par l'armée des Khmers rouges, en 1975. Elle donne à voir une ville « "inhabitable" au sens propre et figuré » – Phnom Penh précisément – totalement vidée de ses habitants, durant quatre ans, par les révolutionnaires du *Kampuchéa démocratique*, dans laquelle ont été conservés les organes d'un système politique dont l'abus de pouvoir et les pratiques tortionnaires sont les instruments d'un « jusqu'au-boutisme » qui témoigne d'une perte totale d'humanité. Manet van Montfrans s'interroge, avec Deville, sur les raisons qui ont fait basculer un pays, en tout point raffiné, dans l'horreur que mettront sur le devant de la scène les procès – notamment celui de Douch, chef du centre de torture S-21 – ouverts en 2009 à l'encontre des coupables de crimes contre l'humanité.

L'analyse de **Clément Pélissier** se distingue des précédentes en ce qu'elle montre la ville numérisée, qu'elle soit une utopie ou une contre-utopie, qui a investi ce média particulier qu'est le jeu vidéo. Ce chercheur, spécialiste des imaginaires scientifiques dans les sociétés du *comic book* américain, consacre son étude à un nouveau concept – le *prosocial* – à l'œuvre dans les jeux vidéo dits *Open Worlds*. Ceux-ci, fruits de la nouvelle génération des divertissements numériques, mettent en scène des villes en proie à un malaise (épidémie, bataille, corruption, etc.) et nécessitent l'intervention d'un héros. L'évolution de l'aventure, la configuration de la ville et le comportement de ses habitants sont conditionnés par les choix que font les joueurs qui traversent ces cités. Ainsi que le relève Clément Pélissier, « le malaise dans la ville devient la métonymie d'un monde en crise dans lequel l'harmonie doit être restaurée ». L'auteur de l'article évoque les résultats de l'expérience du « vol *prosocial* » menée par Rosenberg *et al.* (2013), qui montre que les joueurs expérimentant le vol avec la mission de sauver un enfant diabétique sont plus enclins à réagir pour le bien commun dans la vie réelle que ceux dont le vol était un pur loisir.

Deuxième partie : Le malaise urbain au carrefour de l'urbanisme, de la sociologie et de la littérature

Céline Barrère et Yankel Fijalkow, sociologues et urbanistes, adoptent une démarche atypique et extrêmement originale en considérant « le récit comme objet d'interrogation du mal de ville, et la fiction, par l'entremise de [leur] genre de prédilection – le roman policier –, comme son outil principal ». Au cœur de ces récits prennent corps les « mauvais lieux » décriés par les hygiénistes et les processus de changement de population, comme celui de la gentrification, résultat de « la mécanique de rénovation urbaine et d'embourgeoisement ». Céline Barrère et Yankel Fijalkow y voient une représentation du changement socio-spatial des quartiers populaires et de la construction des identités urbaines. Dans leur étude, les auteurs s'appuient sur un ensemble homogène de sept écrivains contemporains, réunis par le partage de leur positionnement politique, de leurs critères génériques et esthétiques et de leur engagement. En analysant ce corpus, ces chercheurs montrent que le roman policier est « une structure d'accueil des mutations et des revendications de la société » qu'ils décryptent, à l'instar du détective, en procédant par enquête.

Pour demeurer dans le champ littéraire permettant une approche socio-économique de l'urbain, **Dominique Manotti**, auteure de romans noirs, analyse le crime en tant que « rouage de la machine sociale, et le criminel [comme] l'un des agents qui la font fonctionner ». « La violence criminelle est un rouage du pouvoir », affirme-t-elle. Contrairement

au roman policier, « les romans noirs se finissent mal, en général ». La ville en est le lieu privilégié, le personnage central, tant elle est l'espace où vivent et interagissent les hommes dans une superposition de milieux et de comportements plus ou moins licites. Cependant, la compréhension qu'a Dominique Manotti de la ville noire prend le contre-pied de la mélancolie urbaine traditionnellement perçue. Pour cette auteure, « la ville noire est une fête », car les milieux criminels vivent dans une débauche permanente de drogue, de filles, d'alcool et de jeu et « cet usage de la fête crapuleuse » s'étend aux milieux politiques et financiers de la société dont certains membres sont d'autant plus avides d'adrénaline qu'ils sont surs de leur impunité.

La question des frontières urbaines est à présent envisagée dans une tout autre perspective par **Jean-Yves Trépos** qui, en s'intéressant au comportement d'êtres non-humains, envisage le malaise créé par l'intrusion d'animaux sauvages – et particulièrement le sanglier – dans les zones urbaines. Le sociologue analyse la modification des rapports humains/animaux commensaux engendrée par cette situation, ce qui suscite une interrogation, politique notamment, portant sur les marges des villes, et permet surtout d'établir un parallèle extrêmement pertinent entre les animaux sauvages et les individus rejetés, parce qu'indésirables dans la Cité. Le malaise dans la ville s'exprime à l'aune du danger encouru, vite transformé par les experts en risque calculable, qui est fonction du degré de familiarité que les humains entretiennent avec ces « animaux sauvages proches ». Ceux-ci, en passant outre les frontières urbaines, adoptent un comportement qui se rapproche de « la conquête de nouveaux territoires, situable entre piraterie et colonisation », défiant ainsi l'ordre existant et requérant de la part des humains des décisions politiques. La transposition du monde animal à celui des hommes est fortement suggérée.

C'est aussi à une question de migration d'un territoire vers un autre que s'intéresse **Jean-François P. Bonnot**, lorsqu'il consacre son étude au dépeuplement des campagnes, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, en faveur du monde urbain, et plus particulièrement à la manière dont le sentiment d'insécurité provoqué par ces migrations massives est exploité politiquement. Cet exode, quoique fortement investi d'espoir par les ruraux, engendre une misère qui précipite ceux-ci dans le vagabondage, et dans une fragilité d'autant plus redoutable qu'une telle issue n'était pas envisagée. Ces personnes sans feu ni lieu représentent une source de troubles à l'ordre public dont se saisit abondamment la presse pour entretenir la peur en faisant le récit circonstancié de vols, d'enlèvements d'enfants et de crimes crapuleux, soi-disant perpétrés par les errants et les bohémiens/romanichels, population non intégrée. En effet, le nomadisme, qui confond en une catégorie unique miséreux économiques, gens du voyage et juifs, est considéré par la doxa

politique comme une tare définissant une population inapte par nature à comprendre et à mettre en œuvre les concepts qui caractérisent les civilisations occidentales.

Troisième partie : Interactions entre langue(s), géographie, genre, économie et religion

Mohamed Embarki propose une analyse strictement linguistique (les variations phoniques générées dans les vieilles cités arabes), se rattachant à l'idée que la stratification de la parole est « l'un des paramètres essentiels pour rendre compte du malaise existentiel urbain et des chocs sociaux et culturels parfois très durs que l'on observe dans les métropoles du monde oriental et musulman ». Ce sociolinguiste conduit une étude à partir des enregistrements de locuteurs issus de 10 villes différentes allant de l'Orient (Machrek) à l'Occident (Maghreb) arabes et s'intéresse plus particulièrement à la réalisation de la pharyngalisation et à ses motivations sociales ; il accorde également son attention à des données relatives aux différences de genre au Koweït et en Libye. Le contraste de pharyngalisation s'avère en effet être un bon indicateur des différences d'espace et de genre : le degré de constriction pharyngale est élevé dans les cités du Proche et du Moyen-Orient par rapport aux cités du Maghreb, comme il est élevé chez les hommes par rapport aux femmes.

À travers une analyse interdisciplinaire qui emprunte à la sociologie des religions, aux études urbaines et à une discipline toute récente, la géographie des religions, **Shirlita Africa Espinosa** s'intéresse au cas de Quiapo, un quartier particulier de la capitale des Philippines, Manille, ville du sud-est asiatique qui donne au premier abord un sentiment de malaise à cause de sa surpopulation, de son organisation chaotique et d'une impression d'inachèvement. Dans cette ville de tradition commerçante plusieurs fois séculaire, Quiapo est un symbole fort de la prégnance du religieux face à une laïcité qui ne parvient pas à s'imposer en dépit de ses vues progressistes, car s'y confrontent deux grandes religions : le Catholicisme et l'Islam, symbolisés par la Basilique de Quiapo et la mosquée *Globo de Oro*. La construction de cette dernière fut une gageure dans la très catholique Manille. Ces deux lieux de culte drainent les flux de population et font vivre une économie parallèle, tout en mettant en lumière les enjeux d'une intégration des musulmans de la ville.

Quatrième partie : Le malaise à travers l'art : lois du marché, exil, dépression et mémoire

L'artiste marginal qui tente de s'intégrer dans la ville est certainement une victime privilégiée du malaise existentiel. Le roman de Michel

Houellebecq *La carte et le territoire* est le domaine d'analyse d'**Yvonne Goga**, qui choisit d'illustrer à travers le marché de l'art le malaise dont notre société, et particulièrement l'espace urbain, est la proie. Il s'agit pour elle d'« une radiographie du mal du début du XXI^e siècle », mal qui traverse les époques comme en témoigne l'épigraphe de Charles d'Orléans choisie par Houellebecq (présent dans son œuvre sous forme de personnage). Dans la fiction du romancier s'affrontent différentes conceptions de l'art. Ainsi, le peintre Jed Martin est l'avocat de l'imaginaire artistique et de l'expression du beau qui subissent les attaques nourries de la puissance de l'argent, reine d'une économie de marché. Celle-ci autorise – recommande même – toutes les mystifications qui visent à porter au pinacle non pas la valeur d'une œuvre, mais les qualités médiatiques de son auteur à l'aune de sa capacité à s'insérer dans « l'économiquement correct ».

La lutte de l'artiste peut revêtir une autre forme, celle de l'exil. **Simona Jiša** s'attache à analyser le roman de l'écrivain roumain Matéi Vișniec, *Syndrome de panique dans la Ville Lumière*, paru en Roumanie en 2009. Réfugié politique à Paris depuis 1987, ayant fui la dictature de Ceaușescu, Matéi Vișniec éprouve un malaise né du décalage qui sépare le pays rêvé (en l'occurrence la France idéalisée) du pays réel. La capitale qui a vu tant d'artistes exilés n'est plus qu'un cimetière habité de leurs dépouilles. Pour soigner la douleur de sa déception cruelle, l'écrivain en détresse, qui se perçoit comme un « raté », se fie aux conseils de l'éditeur Cambreleng ; celui-ci, tel un nautonier, sert de guide à l'artiste dans « l'enfer parisien », à la recherche du chemin qui mènera à la notoriété. Le malaise de l'écrivain est aussi dû à la contamination de la création littéraire par des critères commerciaux et médiatiques. Même les livres, animés d'émotions, souffrent pour leur auteur resté méconnu. Enfin, la rhétorique de dramatisation systématiquement entretenue par les médias constitue une autre source du syndrome de panique urbaine.

Autre exemple d'auteur en proie à un malaise psychologique, celui choisi par **Ian De Toffoli**, qui suit les pas du personnage central de Jean Sorrente, l'écrivain Maintes, errant dans une ville de Luxembourg sur laquelle s'est posé un voile de mythologie gréco-latine. La ville, qui ne peut être perçue et vécue qu'au prix de ce « phénomène d[e] placage allégorique sur un univers diégétique », devient ainsi la métaphore – donc l'expression rendue tangible – du mal existentiel (ou de la fragilité psychologique) qui ronge le héros sorrentien, métaphore nourrie par les personnages des Atrides victimes du *fatum*. Ce « Luxembourg dantesque » est à la fois le reflet littéraire et l'interlocuteur de celui qui exprime son malaise mélancolique et dépressif, sa vacuité intellectuelle d'auteur stérile. Ainsi apparaissent deux motifs liés à la ville de Luxembourg : d'une

part, « celui de la nausée, du dégoût », d'autre part, « celui d'une cité maudite, malade, infectée, d'un enfer, d'une ville condamnée, en train de se décomposer ».

Autre lieu voué à délabrement et à la dilution : Rome. **Petr Dytrt** consacre son analyse au roman de Stéphane Audeguy, intitulé *Rom@*, dans lequel cette ville, mélancolique par excellence depuis des siècles, prend le statut de personnage afin d'évoquer elle-même son passé. Petr Dytrt en livre une lecture freudienne à travers laquelle on s'aperçoit que la ville a renoncé à sa vocation civilisatrice, ce qui, selon le chercheur, est le propre de l'époque postmoderne. Cette approche de la mélancolie est certainement appelée par la présence de Freud lui-même en tant que personnage du roman, fasciné par le Moïse de Michel-Ange. Rome est mélancolique parce qu'elle vit douloureusement sa lente déchéance et voudrait échapper à sa propre perte en s'incarnant dans un être humain, ce qu'elle fait une première fois en Nano, puis en Nitzky, le futur concepteur du jeu vidéo qui porte son nom : *Rom@*. La ville saturnienne devient un être postmoderne.

Dans une autre perspective qui met en avant les rapports intimes tissés au fil du temps entre un écrivain et une ville de prédilection, **Annelies Schulte Nordholt** présente un travail de recherche sur *Lieux* de Pérec (et particulièrement sur la rue Saint Honoré), dont l'enjeu est de confronter deux visions de douze lieux de Paris : l'une, appelée « Réel », est une description sociologique faite sur le vif qui s'efforce de noter les traits et métamorphoses des lieux aimés ; l'autre, « Souvenir », constitue « un exercice de mémoire destiné à faire resurgir et à noter le maximum de souvenirs sur le lieu en question ». Cette expérience, perçue comme une manière de combattre le malaise engendré par l'oubli et « le vide envahissant », est tournée vers le futur et interroge l'acte d'« archivation ». Cependant, concernant la rue Saint Honoré, Annelies Schulte Nordholt constate que les Réels sont plus joyeux que les Souvenirs, rendus mélancoliques par la vie intime de leur auteur. En d'autres termes, le temps autorise la mémoire à transformer la perception des lieux, ce que l'immédiateté de l'observation ne permet pas.

Dans les chapitres précédents, nous avons appréhendé le malaise projeté sur la ville par la subjectivité. Cette fois, il s'agit de montrer les effets de la violence urbaine sur l'écrivain et son écriture. À travers deux œuvres dont l'appartenance générique ne va pas de soi, l'une de Flore Vasseur ([2006], 2008) et l'autre de Nicole Malinconi (2010), **Sylvie Freyermuth** analyse deux actualisations du malaise dans la ville qui sont le symptôme d'un malaise dans la vie. Alors que le premier exploite une rhétorique de la vitesse pour exprimer l'urgence et la précipitation hâletante et frénétique ressenties dans nos sociétés occidentales, le deuxième

visé au contraire la permanence d'une interrogation éthique à travers une réflexion suscitée par de courts textes qui, à la manière de fables testimoniales, appellent le lecteur à une prise de conscience morale. Bien qu'elles soient divergentes au plan de leurs propriétés stylistiques, ces deux écritures convergent d'un point de vue pragmatique puisqu'elles s'appliquent toutes deux à interpeller le lecteur sur les origines du mal de ville/vie.

Nicole Malinconi, l'auteure de l'un des deux récits analysés par Sylvie Freyermuth, nous offre deux extraits de ses textes – *Rien ou presque* (1997) et *Au bureau* (2007) – qui témoignent de son intérêt pour la ville. Selon l'écrivain, c'est le lieu d'exacerbation de la déshumanisation qui se trouve à l'origine du malaise ressenti par ceux qu'elle nomme « les gens », avec leurs histoires, repliés dans un individualisme qui les prive de la capacité à exprimer de l'empathie envers leur prochain et les pousse à s'en désolidariser. Nicole Malinconi, à travers une écriture incisive et épurée, analyse ce rétrécissement de l'humain qui plonge les individus dans le désarroi. Il affleure dans des situations fugaces qu'elle arrache au quotidien de la sphère publique, que ce soit dans le métro, sur le lieu de travail ou dans un hôpital. Partout règne le même sentiment douloureux : celui d'être inexistant pour l'autre.

Ces études largement pluridisciplinaires, conduites à travers les époques et les lieux, ont été menées dans le but de cerner la nature du malaise (essentiellement urbain) éprouvé par les individus, d'en expliquer les causes et le mode d'action. Elles montrent que ce *taedium vitae* n'est pas l'apanage de l'ère appelée par certains « postmoderne », loin s'en faut, mais qu'il est au contraire commun à toutes les époques. Tantôt expression d'un état intime projeté hors de soi, tantôt effet d'une violence extérieure subie, le malaise est l'indice fort d'une dégradation de la valeur des idéaux d'un individu ou d'une société, dont le danger réside dans sa généralisation. Il est tentant de se laisser gagner par la mélancolie après avoir renoncé, dans la passivité, à trouver une issue. Mais peut-être pourrait-on, à l'instar de Martial et de Juvénal, espérer que le dégoût de la vie présente au moins cet avantage : celui d'éveiller le désir d'en sortir.

Indications bibliographiques partielles et orientées

Bachmann, Christian, et Le Guennec, Nicole, (2002) *Violences urbaines*, Paris, Hachette Littératures.

Balthes-Löhr, Christel, Prüm, Agnès, Reckinger, Rachel, et Wille, Christian, (2011) « Cultures du quotidien et identités », in : IPSE – Identités. Politiques, Sociétés, Espaces, (dir.) *Construire des identités au Luxembourg. Appropriations subjectives. Projections institutionnelles. Milieux socio-culturels*, pp. 245-306, Paris, Berg International.

- Beaud, Stéphane, (1996) « Un ouvrier, fils d'immigrés, "pris" dans la crise : rupture biographique et configuration sociale », *Genèses*, 24, pp. 5-32.
- , et Pialoux, Michel, (1998) « Notes de recherche sur les relations entre Français et immigrés à l'usine et dans le quartier », *Genèses*, 30, pp. 101-121.
- , et Pialoux, Michel, (1999) *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines de Peugeot-Sochaux*, Paris, Fayard.
- Boym, Svetlana, (2007) « Nostalgia and Its Discontents », *The Hedgehog Review*, 9, 2, pp. 7-18.
- Brierre de Boismont, Alexandre, (1850) *De l'ennui (taedium vitae)*, Paris, Imprimerie de L. Martinet.
- Chamboredon, Jean-Claude, et Lemaire, Madeleine, (1970) « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 11, 1. pp. 3-33.
- Ciccarelli, Alessandra, (2004) « Les sociologies du quotidien et la mélancolie », *Sociétés*, 86, 4, pp. 69-78.
- Citot, Vincent, « Le sens du progrès de Pierre-André Taguieff », *Le Philosophoire* 2/2004 (n° 23), p. 232-236.
- Combres, Laurent, (2004) « Les mélancolies postmodernes », *Sociétés*, 86, 4, pp. 37-44.
- Freitag, Michel, (1999) « La dissolution postmoderne de la référence transcendantale. Perspectives théoriques », *Cahiers de recherche sociologique*, 33, Après le désenchantement du monde, pp. 181-217.
- , (2005) « Totalitarismes : de la terreur au meilleur des mondes », *Revue du MAUSS*, 25, 1, pp. 143-184.
- Gayraud, Jean-François, (2013) *Le monde des mafias. Géopolitique du crime organisé*, Paris, Odile Jacob.
- Ginzburg, Carlo, (1980b) « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 6, 6, pp. 3-44.
- , (1980c) « Morelli, Freud and Sherlock Holmes: Clues and Scientific Method », *History Workshop*, 9, pp. 5-36.
- Giraud, Gaël, (2013) *Illusion financière*, Paris, Éditions de l'Atelier.
- Graham, Stephen, (ed.) (2004) *The Cybercities Reader*, London, New York, Routledge.
- Halbwachs, Maurice, (1947/2009) « L'expression des émotions et la société », publication posthume, *Échanges sociologiques*, Paris, Centre de documentation universitaire, pp. 3-5. Repris in : *RBSE – Revista Brasileira de Sociologia da Emoção*, 8, 22, pp. 179-199.
- , (1950/2001) *La mémoire collective*, deuxième édition revue et augmentée, Chicoutimi, Cegep, <http://classiques.uqac.ca>.

- Hampartzoumian, Stéphane, (2004) « La mélancolie au creux de la modernité », *Sociétés*, 86, 4, pp. 21-35.
- Hatzfeld, Nicolas, (2002) *Les gens d'usine : 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux*, Paris, Les éditions de l'Atelier / Éditions ouvrières.
- Jérôme, Laurent, (2002) « Les itinéraires de l'exclusion pour un groupe de sans-abri », *Ethnologies*, 24, 1, pp. 101-117.
- Kokoreff, Michel, (2003) *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Payot.
- , (2006) « Les émeutiers de l'injustice », *Mouvements*, /2 n° 44, 2, pp. 13-25.
- , (2009) « Ghettos et marginalité urbaine. Lectures croisées de Didier Lapeyronnie et Loïc Wacquant », *Revue française de sociologie*, 50, 3, pp. 553-572.
- Le Bras, Emmanuel, et Todd, Emmanuel, (2013) *Le mystère français*, Paris, Seuil.
- Lefebvre, Henri, (1974/2000) *La production de l'espace*, 4^e édition, Paris, Anthropos.
- Marlière, Eric, (2006) « Le sentiment d'injustice chez les jeunes d'une cité HLM », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], 2, n.p.
- , (2008) *La France nous a lâchés ! Le sentiment d'injustice chez les jeunes des cités*, Paris, Fayard.
- Pétonnet, Colette, (1977) *Ces gens-là*, Paris, Galilée.
- , (1982) *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée.
- Pialoux, Michel, (1996) « Stratégies patronales et résistances ouvrières », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 114, *Les nouvelles formes de domination dans le travail*, pp. 5-20.
- Pinçon, Michel, et Pinçon-Charlot, Monique, (1988) « Histoires de vie, espaces de vie », *Espace géographique*, 17, 2, pp. 122-130.
- , (2007) *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, « Repères ».
- Piketty, Thomas, (2013) *Le capital au XXI^e siècle*, Paris, Seuil, « Les Livres du Nouveau Monde ».
- Pumain, Denise, (1997) « Pour une théorie évolutive des villes », *Espace géographique*, 26, 2, pp. 119-134.
- , (2007) « Les villes et le paradigme de la complexité », in : da Cunha, Antonio et Matthey, Laurent (dir.), *La ville et l'urbain : des savoirs émergents*, pp. 35-60, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- , Bretagnolle, Anne, et Degorge-Lavagne, Melina, (1999) « La ville et la croissance urbaine dans l'espace-temps », *Mappemonde*, 55, 3, pp. 38-42.

- Robert, Jean-Noël, (2004) « *Virtvs romana et taedivm vitae*. Remarques sur l'évolution des mentalités et de la morale à l'époque de Martial », *Humanitas*, 56, pp. 69-86.
- Saint Victor, Jacques, de, (2013) *Un pouvoir invisible. Les mafias et la société démocratique. XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, Gallimard.
- Sauvadet, Thomas, (2004) « 'Jeunes de la cité' et contrôle du territoire : le cas d'une cité de la banlieue parisienne », *Hérodote*, 113, 2, pp. 113-133.
- Soja, Edward W., (2000) *Postmetropolis. Critical Studies of Cities and Regions*, Oxford, Blackwell.
- Taguieff, Pierre-André, (2004) *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion.
- Thual, François, (2013) *Géostratégie du crime*, Paris, Odile Jacob.
- Weil, Simone, (1943/1990) *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Gallimard Folio.